

A partir du texte de Michèle Montrelay « L'inceste »
(séminaire)

Au moment de passer à d'autres textes de Michèle Montrelay (« Le double statut de l'inconscient », etc...) et à la suite des deux séances (très riches, pour moi au moins) que notre groupe a consacré à son texte « L'inceste », j'éprouve la « nécessité » de faire un **saut** (!) ... à l'écrit, càd d'en écrire quelque chose qui fasse trace de ce qui a pu s'en dire et en lire, non dans la prétention de faire synthèse des propos entrecroisés que nous avons tenus (et qui, dans leur mouvement tournoyant, ressortissent un peu du champ *flottant*, donc intotalisable) mais plus singulièrement d'en « revenir » pour mon compte en formulant quelques remarques *fragmentaires* rendues possibles par nos rencontres qui ont fécondé et renouvelé ma lecture de ce texte de M.M.. Texte que je veux tenir (c'est purement subjectif, une façon pour moi de repartir dans la lecture, non une genèse historique de son travail) pour une sorte de « noyau » ou « germe » de sa pensée qui se déploie dans d'autres textes (« Le double statut », « Lieux et génie », mais aussi « Aux frontières de l'inconscient freudien », « L'appareillage », etc...) .

L'intérêt singulier que j'accorde à ce texte ne tient pas essentiellement à l'actualité de cette question de l'inceste (Camille Kouchner, etc...) encore que ça ne soit pas négligeable, mais au fait qu'à partir de cette question spécifique et de la thèse subversive, pour ne pas dire révolutionnaire, que M.M. soutient à son propos, on peut y trouver de quoi « fonder » sa théorisation originale de la pratique analytique, telle qu'elle déborde sans les disqualifier pour autant les théorisations freudiennes et « lacaniennes » ainsi ramenées à leurs limites intrinsèques - et au-delà même de son point de départ sur la féminité ou le féminin (toujours là bien sûr mais non mis ici en avant comme tel). En particulier les concepts qui lui sont propres de temps-mémoire ancestrale, d'information-organisation, de champ flottant, de saut, etc... qui l'amèneront à ressourcer la pensée analytique au-delà ou en supplément du rationalisme freudien et des fluctuations rhétoriques lacaniennes, dans des « modèles » très divers, soit par homologie avec la physique quantique soit en côtoyant pas sans risque des pratiques dites « occultes ou « magiques », des pensées et gestes « orientaux » ou certaines pratiques artistiques (statuaires, musique ...), voire les élucubrations de Jung, bref, tout ce qui peut mettre en jeu un autre espace-temps, une autre « esthétique », que ce que nous connaissons sous la Loi du signifiant - mais à condition de ne pas couper cette « imaginarisation du réel » de la structuration symbolique qui fait le parlêtre - mais du coup un parlêtre non abstrait du vivant et ressourcé dans un « *pouvoir-vivre* » (p45).

On a tous convenu je crois du caractère subversif de sa conception de l'inceste : il ne s'agit pas simplement d'une « monstruosité » qui transgresse la *Loi* de l'interdit de l'inceste (interdit qu'on dira fondamental de l'humanisation) mais d'une tentative de réparation, ratée forcément ratée (et gravement) d'un défaut de « champ flottant » entre parents et enfants, voire entre parents (en fonction eux-mêmes de leur histoire et préhistoire) : « *L'interdit de l'inceste n'est pas quelque chose qui a lieu - disons dans les cas normaux – tout à fait spontanément,* [mais l'effectivité de cet interdit opère] **non pas en fonction d'un surmoi qui édicterait son « il faut », son « tu ne dois pas » mais parce que entre enfants et parents une sorte de relation bien plus précieuse et vitale que le lien incestueux existe de fait entre les corps. Dès lors, le passage à l'inceste [sexualisé donc], lorsqu'il se produit effectivement pourrait n'être qu'un ersatz** [le sexuel se produit à la place de l'autre relation], une

tentative d'ailleurs sans espoir, **pour pallier la carence de cette autre relation** » (p39- cf aussi le haut de la page 44 où c'est repris en termes encore plus explicites). Explication qui n'est évidemment pas une excuse et qui met d'emblée en œuvre la notion de champ ou milieu flottant, mais surtout dont il convient je pense de bien en mesurer la portée : là où la tradition religieuse, du monothéisme au moins (sous ses diverses formes), même laïcisée en morale sociale ou règles anthropologique de la parenté (Lévi-Strauss) voire en « éthique du désir » soutenu par le discours de l'analyste (Lacan), doit postuler une instance de *la Loi* (fût-elle distinguée du Surmoi comme tente de le faire A. Didier-Weil par exemple), qui *commande* de la respecter, sauf à la « transgresser », MM subvertit radicalement la question ainsi posée.

L'inceste n'est pas *fondamentalement* une **faute**, un non respect de la Loi, une désobéissance fautive à l'interdit que son statut d'être-de-raison (ou, religieusement, de créature de Dieu) ou même de parlêtre, lui enjoint de respecter, mais un **défaut** de la « *relation autre* » qui « normalement » non pas *interdit* mais *empêche* l'inceste, ne rend pas « inévitable » ce palliatif catastrophique. Il y a certes dans les cultures humaines de « l'interdit de l'inceste » plus ou moins énoncé comme tel, mais c'est « en second ». Ce qui ne veut pas dire éthiquement de moindre valeur mais topologiquement un deuxième temps, c'ad depuis « l'installation » du sujet dans le registre du langage, qui alors *redouble* ainsi l'empêchement d'inceste que la « *relation autre* » si elle a existé entraîne, par un interdit de le faire (cf les 10 commandements par ex, et ce que Lacan en retire d'essentiel : la Loi de la parole). L'instance de « la Loi » n'est donc pas ce qui *est* en dernier ressort *au principe* du devenir humain exogamique (et exosomatique), si l'on suit du moins jusqu'au bout **ce mouvement de pensée** de MM, laquelle à mon sens coupe ici avec toute source morale ou religieuse, au moins comme déterminante *en dernière instance*. Mais pas sans l'exigence de s'efforcer de penser quand même cette *causation* dans un « réel » qui excède la rationalité « ordinaire », d'où son recours à des formations de pensée sortant de cet ordinaire, de ce « bon sens » qui nous soutient au quotidien, d'où des approches analogiques ou homologues pour soutenir ce « *modèle bio-psychique* » qui « *met en jeu une énergie physique et psychique conjuguées* » (p 43).

Ici, elle commence à nous « *en donner une idée* » à travers deux expériences-limites (p 40 et 41), aux deux extrémités de la vie humaine: la rencontre singulière avec le corps d'une morte, et celle avec un tout nouveau-né, qui convoquent ce que j'appellerais une « *imaginarisation du réel* » qui peut paraître a priori confiner avec un quasi délire.

Et pourtant, est-ce si « fou », même si « folie douce », d'essayer ainsi de *dire*, de formuler ou métaphoriser quand même avec les moyens du bord (et en l'occurrence il s'agit bien de *bord*), ce qui ne se vit dans ces circonstances que dans un silence dit de plomb sinon des paroles anodines qui en distraient, à savoir l'étrangeté de la rencontre d'un parlêtre bien vivant avec « *un corps réduit à n'être que ce qu'il est* », pure présence d'un absenté mais qui de ce fait, si près si loin, dégage une « *puissance étrange de signification* », en l'occurrence ici avec cette dame « *détachée des liens, des intérêts, des passions dont tous les humains font leur pain quotidien, détachée de tout et de tous, sauf de sa mère qui n'était plus, et qu'elle ne cessait de rejoindre dans une mort constante et larvée* ». Notons bien qu'il ne s'agit pas de délirer un « être en soi », une essence d'un mort se révélant, même si ça peut faire « *vérité du sujet* », mais de l'expérience-limite d'une *rencontre*, d'un « *entre deux* », entre le parlêtre vivant qu'est ici MM et la défunte qui ne l'est plus, vivant-parlante. Il s'agit bien d'une « *relation* », autre que « dans la vie mondaine » mais qui, à cette limite, peut (au moins dans certains cas comme ici) occasionner une sorte de champ flottant entre eux, entre ce parlêtre pour autant qu'il se prête à l'expérience et ce corps « *présent, donc intensément parmi nous et pourtant*

retiré, semble-t-il dans des contrées où nul de nous n'avait accès ». Une « contrée » : à savoir une « autre réalité », qu'on peut par exemple dire *virtuelle* au sens où essaient de la penser des philosophes « un peu fous » comme Deleuze Guattari ou cet étrange « mathé-physicien » que fut Gilles Chatelet. Un *réel* donc, pris d'abord dans sa radicalité lacanienne, qui le distingue absolument de la « réalité », soit un impossible à concevoir ou même imaginer (au sens spéculaire du miroir ou reflet) et donc échappant à toute « réalisation » au sens de représentation, sauf que ce réel hors sens commun est ici appréhendé comme une certaine réalité, « réalité *en puissance* », donc présentant une « consistance » non réductible à une coupure. L'expression « en puissance », ou « potentielle » revient en effet de nombreuses fois jusqu'à la fin du texte sous la plume de MM, une instance « en puissance » qui peut *s'actualiser comme puissance* justement quand un champ flottant a lieu, fait milieu, et non simplement posé à la Lacan (un certain Lacan entendu abruptement en pure logique) comme l'impossible d'un réel sur lequel on bute et qui ne s'avère tel que comme « vide » ou « trou », fût-il un « trouma » structural se réactivant dans l'histoire comme trauma. Ou alors, si « vide » il y a, c'est un vide pensé *physiquement* et pas seulement *mathématiquement*, comme le « vide quantique » qui, lui, est paradoxalement plein, plein de particules évanescences qui le font « fluctuer », un vide sans matière mais pas sans « énergie »... Un « vide plein, disait M.M. dans l'article sur l'amatriade, et qui oriente - « orientation du réel » disait aussi Olivier Grignon.

Il m'est aussi venu de le rapporter à « l'aura » de W.Benjamin : ce qui par exemple *insiste* d'un événement historique passé qui n'a pas été inscrit dans l'histoire ou plutôt tel que le vif de son émergence et son aura de potentialités auront été recouverte de trop de sens advenu ; ce qui est en reste de l'historisation dominante, *n'existant* pas dans ce qui s'en est écrit, mais qui peut dans l'actuel faire halo, nimbé de son ombrage le présent et occasionnellement trouver un *mode d'actualisation* de sa *puissance en tant que puissance* (comme dit du mouvement en sa mouvance l'Aristote de la *Physique*) qui en transitive l'insistance.

Plus concrètement, càd cliniquement, cette rencontre avec un corps qui n'est plus que corps après avoir été un vivant si proche et qui expulse de l'espace-temps quotidien, me renvoie à un patient qui ne cesse, 10 ans après la mort de son père chéri, de revenir en séance sur cette scène où il découvre à l'hôpital le corps à la fois tellement là et pas là. Il tente, à dire et redire avec toujours plus de détails sa rencontre avec l'inconcevable pour sortir de ce qui fait « trouma », il tente de symboliser cette absence que ce trop de présence du corps persiste à colmater (à « mater » jusqu'à y coller). Or, ce que M.M. nous propose là nous autoriserait à l'aborder comme une difficulté à actualiser un « champ flottant » qui donnerait consistance d'ombre ou d'aura au défunt. Faute sans doute d'une « relation autre » avec ce père dont il ne cesse de dire qu'il était tellement proche, à « faire tout ensemble » (dixit), il y aurait comme une sorte de collage incestuel, un inceste paradoxal avec un corps mort qui obture la possibilité d'une fantasmatisation, d'une virtualisation de son trop de présence comme pas-là. Le mettre en mots ne suffit donc pas qui ne fait que réactualiser le réel *comme impossible* : l'enjeu de la cure serait alors de construire une « réalité d'avant » faisant trace d'une « préhistoire » ombrant de cet *en puissance* du passé l'actuel du présent ; de conjointre donc cette symbolisation à une « imaginarisation du réel » (à ne pas confondre avec une « imagination » qui rabat sur la réalité mondaine) à même de donner un à venir, « *une mémoire pour le futur* » (p41). Ce qu'il (enfant unique) tente de faire par ailleurs avec mère, oncles, grands-mères avec qui « partager » sa douleur d'exister mais aussi et surtout partager la question *d'où* il en est venu à exister, à prendre en compte le « *lien de sang* » manifestement fragile dont le défaut, ici sans doute relatif (il reste dans la névrose), a nécessité ce collage au père jusque dans sa mort comme palliatif du défaut de milieu flottant dans sa genèse...

Pour ce qui concerne l'expérience-limite du tout nouveau-né, je ne peux qu'invoquer une photo que je garde, où le regard, qui ne voit sans doute rien de ce qu'on tient pour notre monde quoiqu'intensément ouvert à son inconnu, m'a *saisi* en ce qu'il me montre exactement ce que MM décrit : « *Etrange moment où le passé et l'avenir s'enchevêtrent, se font signe à travers un présent rapide et flou* » (p 41), qui flotte en suspend (voire suspens) entre l'espace temps foetal d'où il vient, irréprésentable mais dont M.M. considère que son réel *consiste* en une « certaine réalité » d'un autre type, et « *l'entrée dans l'espace-temps quotidien* » qui s'amorcera selon « *les rythmes de la pulsion, les temps alternés... orientés linéairement vers l'objet* ». On ne peut *saisir* un tel instant hors temps qu'à *s'en laisser être saisi*, à se faire être *dessaisi* de « notre » espace-temps quotidien, condition de formation d'un champ flottant.

La question a été soulevée à la dernière réunion de la pluralité *des* champs flottants. Il est écrit en effet, p 42 : « ... *il n'y a pas un (celui de l'ombre) mais plusieurs milieux flottants...* ». Faut-il l'entendre comme des « espèces » différentes (de natures ou qualités différentes) d'un même « genre », comme le suggérerait la formule qui suit : « *qui possèdent tous un trait commun* » ? Il me semble qu'il faut éviter de le penser ainsi « à plat » sur ce mode classificatoire de « réalités » distinctes, mais plutôt justement en termes de « en puissance » et « actualisation », comme il est dit explicitement p 46 : « *relevons un troisième **mode d'actualisation** du champ flottant* », et déjà d'ailleurs p 42 : «... *ils supposent que plusieurs personnes **actualisent ensemble** une certaine information et fournissent à cette fin une certaine quantité de travail* ». Ce n'est pas là qu'un titillage conceptuel, ça engage la « portée de l'ombre », pour reprendre le titre très judicieux du livre qui lui a été consacré, et qui fait, je pense, le cœur de la théorisation de M.M. Car il s'agit d'un point de vue *dynamique* (terme de « physique » par excellence) plus que d'une *topique*, càd de ce qui tient au *mouvement* et non à un « état des choses » ; et c'est directement ce qui se joue dans la pratique analytique : moins faire un « état des lieux » voire « bilan » (qu'on laissera aux réunions de psychologues pour qu'ils en fixent un « diagnostic ») que favoriser une (re)mise en mouvement.

Si on pose « *le concept de **mémoire** en tant que programme qui nous informe en même temps sur plusieurs plans : biologique, pulsionnel, culturel, etc..* » et si « *le **corps** n'a cessé d'être porteur de cette mémoire qui l'informe et qu'en retour il ne cesse d'actualiser* » (p 42), il ne s'agit pas pour M.M. d'hypostasier cette « *contrée* », d'y « *avoir accès* » (p40) comme à un lieu d'Être originaire (qu'il soit pensé religieusement comme un Eden ou scientistement comme les circuits du Cerveau, ou imaginalement comme les archétypes de Jung), mais d'en activer ou réactiver ce qui est moins la mémoire d'un *Temps perdu à retrouver* qu'un « ***temps-mémoire** ... que rien n'empêche de penser comme un flux, une vague qui nous vient du plus profond de l'univers foetal* ». Ce qui vaut en effet, analytiquement parlant, c'est que cette information-organisation supportée par les corps *circule*, « *c'est qu'un milieu, **nécessairement, doit** exister pour **qu'entre plusieurs personnes**, cette mémoire puisse **circuler***. Si les conditions sont réunies pour le déploiement de ce milieu que j'appelle flottant et qui *s'actualise* de plusieurs façons, cette mémoire est un capital qui se transmet d'inconscient à inconscient ». Ce n'est pas le « capital » en soi, l'accumulation des « données » antérieures informant le corps, qui « compte » pour le « pouvoir vivre », c'est le *travail* dont il est la « matière première », c'est qu'il circule, fluctue dans ce « vide plein » de l'ancestral. Or, il n'y a de circulation que « entre », entre deux ou plusieurs « corps-sujets », dits ici simplement « *personnes* ». D'où l'insistance dans le texte, cette page 42 particulièrement, des termes d'échange et de travail, comme entre la mère et son enfant qui ne font pas fusion mais « ... *qui **réalisent ensemble**, mais chacun à sa façon, un programme où le biologique et l'ancestral s'entrelacent à l'affectif...* ». Et c'est ce qui spécifie tout

champ flottant comme mi-lieu, entre-corps, par où seulement se potentialise l'information, non en la faisant venir à la représentation mais en nimbant le sujet de son « étrange contrée » : « *Le champ flottant à la fois fait partie du corps et le prolonge, diffuse autour de lui* » (P43).

Nimbant et non limbant, pour emprunter à la langue théologique. Car quand la mémoire ancestrale se trouve bloquée dans sa circulation (par des interruptions de transmission par ex comme peut l'illustrer la clinique), arrêtée dans sa « fluctuance » de « vide plein », donc dans sa fonction d'*organisation* du « faire corps », c'est là que la « pulsion de mort » prend le dessus, que le bloc de mémoire figée envoie le corps-sujet en devenir dans ce monde de nulle part qu'on pourrait appeler « limbes »... Sont donc décisifs les champs flottants qui en actualisent la puissance en tant que puissance de transmission.

Le premier mode d'actualisation est celui du temps prénatal, ces neuf premiers mois de vie foétale, dans ce milieu du *deux-dans*, dont on connaît bien l'importance que lui accorde M.M. et dont elle précise ici que l'organe privilégié serait le placenta [qui n'est peut-être pas sans correspondance avec cet « organe irréel » que Lacan évoque dans le « mythe de la lamelle ?] ...

Le deuxième mode (non dit tel dans le texte mais c'est clair) est celui des premiers temps « *après le temps de la naissance, au moment où la pulsion impose l'espace et le temps quotidiens (et à ce sujet il faudrait parler de la conscience et du regard des parents)...* » (p45) [M.M. revient particulièrement sur ce temps dans certains de ses derniers séminaires], temps d'après la « castration ombilicale (Dolto) et qui intéresse singulièrement l'analyse avec les bébés, où l'infans est jeté dans le monde aérien et parlant inconnus jusqu'ici mais où la « relation autre » du champ flottant ne disparaît pas ; c'est celui où « *l'imaginaire primaire [pré-spéculaire] prend le relais, lié à l'ombre, c'est-à-dire au pouvoir-vivre... champ flottant qui est à ce moment-là l'expérience d'une angoisse et d'une confiance intimement mêlées* ». La particularité de ce mode d'actualisation est que « *ça crée un milieu où « ça » peut se fragmenter tout en laissant – à peu près – intact le moi* [« narcissisme primaire » que Lacan veut ignorer et que j'appellerais volontiers non pas identité mais « mêmeté »], *milieu fondamental pour la pulsion puisque lui seul rend possible cette fragmentation de l'Autre, constitutive de l'objet a* ».

Le troisième mode s'énonce de façon plus surprenante comme « *tout simplement le Nom* » mais correspond en fait, je pense, au mode d'actualisation du champ flottant qui peut courir toute la vie durant, à partir de l'enfant entrant dans la parole. On peut ici penser à le rapprocher de la « première identification » freudienne au « père réel », voire du Nom-du-Père lacanien, puisque par lui « *s'opère la transmission de père en fils, appelée transmission phallique* ». Mais justement ici le Nom n'est pas nommé comme *du père*, comme le reprend d'ailleurs Suzanne Ginestet-Debreil dans son dernier livre (*Le désir au féminin*, qu'elle présentera au Cercle le 26 juin) ; et M.M. fait moins appel à cette trace de monothéisme qu'au poète E.Jabès qui le fait équivaloir à « nuée », ou à la pensée orientale ou à « *des pratiques soit mystiques soit magiques* » qui le font valoir comme « *un nuage sonore qui interpelle l'analyste* », c'est-à-dire un « *milieu flottant du nom auquel on n'a accès que par la bande, autrement dit de biais, indirectement* ». Et le plus étonnant est que M.M. retrouve ici la fonction du phallus [et cela peut éclairer ce qu'elle essaye d'en dire dans ses derniers séminaires où il « fait retour »], un phallus « *qui signifie un indice de cette nuée* ». Indice : non ici un signifiant au sens lacanien mais un signe qui « *entretient avec l'image une affinité avec laquelle nos lacaniens n'ont pas la moindre idée* » (p46). Le Nom est donc cette nuée participant du « continu », du champ flottant ici essentiellement sonore, « *à travers de laquelle appellent les générations* », mais le phallus « *tend à faire voir la nuée du Nom de telle sorte qu'il la refoule aussitôt, la transforme en petit rien, ce grain de sel qui fait le sexuel proprement dit* ». Ce qui éclaire rétrospectivement ce que M.M. disait en bas

de la page 43 : « *les champs flottants* [en l'occurrence son mode d'actualisation dans le régime de croisière de la vie du parlêtre] **ne neutralisent aucunement la sexualité, ils la gardent en puissance tout comme la mémoire inconsciente garde en puissance l'information... ils permettent une latence relative du désir. Que ceux-ci viennent à manquer, l'image du corps [au sens de « l'image inconsciente du corps » de Dolto ?], *s'en trouve gravement perturbée, ce qui nous ramène à l'inceste* ».**

Il reste que la première actualisation du champ flottant, le *deux-dans* fœtal, est décisive pour M.M.. C'est dans la mesure où celle-ci a été blessée, traumatique *déjà* (soit par des événements en cours de grossesse soit par des ruptures de mémoire ancestraux transmis par l'inconscient maternel), que l'enfant peut être amené à « *se réfugier dans ce palliatif qu'est la fusion psychotique mère-enfant ... qui n'est pas signe d'une maintenance au stade fœtal mais de son ratage* » ou, autrement dans l'inceste : « *elle a lieu comme il adviendra dans les cas d'inceste à la place du champ flottant pour restaurer, réparer* ». C'est dire aussi, à l'encontre d'un certain lacanisme brutalement « masculin », que si la castration ombilicale implique de « *laisser derrière soi la vie fœtale – ce qui va de soi* », cela ne signifie pas « *s'en couper, rupture qui signifierait la bonne santé psychique du sujet* ». Il y a au contraire « *dans la plupart des cas une joie sans doute inhérente à cette organisation flottante du signifiant, joie sans laquelle, bien plus tard, ce que nous appelons la fonction phallique ne pourra pas advenir* ».

Mais, puisque que pas trois sans quatre, ne peut-on ajouter un quatrième mode d'actualisation du champ flottant, qui advient quand il y a défaut au moins partiel des précédents, à savoir tout simplement celui qui est attendu de la « relation autre » analyste/analysant ?

Dernier propos fragmentaire, à propos de la remarquable page 44 où M.M. reprend le parcours sinueux de Freud avec ses « grandes hystériques », cette « scène de séduction » qu'il appréhende entre réalité traumatique et fiction rétroactive d'un inceste, et à laquelle elle trouve une « conclusion » originale : « *Ces deux faits* [le rapport incestueux ou au moins incestuel enfant/parent et le rapport sexuel des parents], *se rapprochent au point qu'ils ne semblent faire plus qu'un. La vérité n'est-elle pas que la fille s'est trouvée aspirée complètement par l'acte sexuel de ses parents ? Le problème ne tient pas dans le fait qu'elle se soit trouvée dans la chambre où ses parents faisaient l'amour, ou juste à côté, mais dans ce qu'elle n'ait pu participer à une circulation flottante des signifiants mis en jeu entre les parents* [j'ajouterais : a fortiori si ce n'était pas ou peu le cas]. *La question est que cet acte n'a pas pu pour elle demeurer virtuel, chargé de sens en puissance, donc inconscient* ». Et elle ajoute : « *Il lui manque ce plongement dans une mémoire ancestrale dans laquelle elle s'éprouverait comme une force parmi d'autres en mouvement. Pas de scène primitive sans champ flottant* » (p 45).

N'est-ce pas là une voie de réponse à la question que nous pose Jean Yves depuis quelque temps sur la scène primitive ? Cette « scène » originelle d'où le sujet est issu avant d'en exister et qui n'y aura *jamaï*s été comme tel, pour n'être pas réduite au « trou dont il/elle vient » (comme le dit F.Perrier de l'amatrice) et y être entraîné comme dans un abîme (ou s'en remparder dans une forteresse vide), ne peut être soutenue dans son impossible, elle ne peut être « refoulée originellement », que si elle peut être arrimée à la supposition d'une « relation autre » qui déborde la « nuit sexuelle » (comme l'appelle Pascal Quignard dans son livre d'images éponyme) vers un champ flottant transmettant une mémoire ancestrale qui fait « nuée » générationnelle, individuelle autant que collective, et dont il s'agit de poursuivre l'élan. La possibilité d'un tel « fantasme inconscient » suppose de prendre acte de l'impossible, mais pas sans imaginer ce réel, c'est-à-dire en retrouver la mouvance émouvante, consentir à s'en trouver affecté, en-deçà de la simple raison.

